

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « For an Analysis of Autonomia - An Interview with Sergio Bologna ».

La traduction a été réalisée en janvier 2013 par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs). Le texte a été féminisé. Les notes de l'auteur étant longues, elles ont été laissées en fin de texte.

D'autres traductions subversives sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

## **POLIR UNE ANALYSE DE L'AUTONOMIE – UN ENTRETIEN AVEC SERGIO BOLOGNA PAR PATRICK CUNINGHAME**

*Movimento est ravi d'offrir, comme partie de notre « Storie d'Italia 68-77 », une interview de Sergio Bologna par Patrick Cuninghame dans laquelle ils discutent des implications politiques et culturelles des nombreux mouvements sociaux qui se répandirent dans l'Italie des années 1970 et en particulier de l'Autonomie. L'interview fut conduite en juin 1995 à Mexico.*

\*\*\*\*\*

Sergio Bologna [1], en tant que l'un des intellectuels les plus connus du courant marxiste « operaïste » [2] italien, avait maintenu une position sympathique, mais critique, envers les mouvements sociaux de travailleurs/euses autonomes, d'étudiantEs auto-organisÉs, de féministes radicales et de la jeunesse contre-culturelle qui créèrent l'Autonomie dans les années 1970. Son essai sur le mouvement de 1977 (dans lequel l'Autonomie fut l'un des principaux protagonistes), « *The Tribe of Moles* » (littéralement *Les tribus de taupes*) fournit l'une des analyses les plus complètes des origines et de la composition sociales, politiques et économiques d'un des plus importants mouvement social et politique de masse d'Italie, à la racine de l'étendu réseau actuel de centri sociali (centres sociaux squattés) et de stations de radio libres.

Le terme « Autonomia » est lui-même ambiguë car il se réfère à deux phénomènes interconnectés mais très distincts. D'un coté, l'Autonomia Operaia (AO, Autonomie Ouvrière, commue également sous le nom d'Autonomia Organizzata, Autonomie Organisée), qui, comme le nom l'indique, était une descendante directe de la tradition operaïste, découlant de la revue phare *Quaderni Rossi* (QR, *Cahiers rouges*) du début des années 1960. C'était le projet de nombreux /ses intellectuelLEs du PCI et du PSI de théoriser, à travers une réinterprétation de l'« enquête ouvrière » de Marx, « la composition de classe » et l'« auto-valorisation » de l'« ouvrier masse » (voir note 14) présent dans la vague de militantisme autonome de la classe ouvrière durant le « miracle économique » et la migration interne de masse du Sud vers le Nord de l'Italie à partir des années 1950. L'operaïsme italien commença à émerger comme mouvement politique et intellectuel qui tenait à la doctrine du PCI sur la « centralité ouvrière » mais était autrement critique de la vision victimisante de la classe ouvrière par le marxisme orthodoxe et du réformisme inefficace de la Gauche Historique. À partir de cette initiative, via *Classe Operaia* (une version plus activiste de QR), Potere Operaio Venétie-Émilie [3] (un groupe régional et un journal dédiés aux luttes d'usines dans l'Italie du Nord Est) et à travers de nombreuses initiatives d'usines locales, particulièrement dans le complexe chimique de Porto Maghera, naquit l'organisation politique nationale Potere Operaio (PO, Pouvoir Ouvrier) en 1969. PO fut un instrument pour pousser pour une alliance entre

le libertaire mouvement des étudiantEs de 1968 et l'étendu mouvement des travailleurs/euses autonomes qui allait déboucher sur l'Automne Chaud de 1969. Il procéda à son auto-dissolution en 1973, pressé d'un coté par la résurgence du féminisme qui causa une crise du militantisme et le retrait de nombreuses femmes activistes des groupes marxistes masculinistes post-1968 comme PO, Lotta Continua (LC, Lutte Continue) [4] et Avanguardia Operaia (Avant-garde Ouvrière). Les redondances et restructurations déclenchées par la crise pétrolière de 1973 permirent au PCI et aux syndicats de reprendre le contrôle sur les grandes usines du triangle industriel du Nord et ainsi de saper la présence de PO et des autres « groupes » au sein des usines, si cruciale pour leur légitimité et *raison d'être* (en français dans le texte – NDT). Au même moment le pic du militantisme d'usine autonome, la grève sauvage et l'occupation de l'usine Mirafiori de la FIAT à Turin en mars 1973, démontrèrent leur redondance car peu des « fazzoletti rossi » (« foulards rouges », utilisés pour cacher leurs identités durant les manifestations internes aux usines et les « spazzolate » [balayages] contre les jaunes, les contremaîtres et les managers) étaient des activistes de la Nouvelle Gauche.

Autonomia Operaia émergea comme un réseau moins structuré d'usines locales et de collectifs sociaux au milieu des années 1970, liés entre eux par des stations radios « libres » comme la radio de Rome « Onda Rossa » et la radio de Padoue « Sherwood », et aussi par des publications comme *Rosso* à Milan, *Senza Tregua* à Rome et *Primo Maggio* à Turin. Là encore principalement des intellectuels mâles, comme Toni Negri et Oreste Scalzone, débattaient de l'émergence d'un nouveau sujet social à partir des luttes du début des années 1970, l'« operaio sociale » (l'ouvrier social, voir note 14) situé dans les espaces ouverts de l'« usine sociale », tandis que l'« operaio massa » (l'ouvrier masse) avait été limité aux luttes d'usines industrielles. Les relations avec le mouvement féministe continuèrent à être tendues et les collectifs de femmes autonomes [5] étaient critiques vis à vis de la continuation par l'AO de certaines formes discréditées de pratique politique des groupes, particulièrement une prédisposition macho à l'usage (parfois armé) de la violence. En même temps, ces femmes autonomes étaient accusées d'être plus des révolutionnaires marxistes à l'ancienne que des féministes par le féminisme « de la prise de conscience » et ainsi elles étaient isolées du mouvement principal des femmes. La tentative de l'AO pour assurer son hégémonie et organiser le mouvement contre-culturel et post-politique de 1977 rencontra également une opposition considérable. L'enlèvement et l'assassinat, en 1978, par les Brigades Rouges, d'Aldo Moro, l'homme d'État Démocrate Chrétien haut placé et interlocuteur en chef du PCI dans leur projet commun de « Compromis Historique » [6], légitima une répression d'État draconienne, provoquant un « riflusso » général (reflux dans la vie privée) de l'activisme politique, poussant ainsi les sections les plus radicales de l'AO à appeler à une intensification de la lutte de classe à travers la lutte armée et le sabotage industriel. Cela à son tour permit à l'État d'assimiler arbitrairement l'AO avec les BR et déboucha sur les arrestations de masse des vulnérables intellectuelLES de l'AO le 7 avril 1979, malgré leurs critiques amères de la tentative anachronique, contre-productive et militariste des BR de renverser l'État et de s'emparer du pouvoir. La chasse aux sorcières contre les intellectuelLES et les activistes autonomes qui en résulta, orchestrée par des magistrats et des journalistes proches du PCI en particulier, se traduisit par plusieurs vagues d'arrestations de masse, de placements en détention provisoire pour plus de cinq ans sous des accusations de terrorisme et l'exil du noyau dur des intellectuelLES et des activistes. L'AO, en tant que tentative de structure d'avant-garde révolutionnaire néo-léniniste au sein de la plus large révolte sociale, avait été écrasée en 1983, bien que les « réseaux submergés » de groupes locaux et d'individus qui la constituaient aient survécu au lugubre hiver politique des années 1980 pour participer à la consolidation du réseau des « centri sociali » (centres sociaux squattés) dans les années 1990.

Inversement et confusément, l'Autonomie se réfère également à l'Autonomie « diffuse » ou « créative », l'« autonomie du social » représentée par la masse de la jeunesse principalement contre-culturelle, les étudiantEs, les jeunes chômeurs/ses ou semi-travailleurs/euses, les féministes radicales, les homos et

lesbiennes, les artistes de rue et ces ancienNEs membres mécontents des « groupes » de la Nouvelle Gauche qui étaient de plus en plus critiques du marxisme dogmatique, connuEs comme les « cani sciolti » (chiens errants). Le chômage des jeunes et des diplôméEs atteignit des niveaux de crise au milieu des années 1970. De nombreux/ses jeunes choisirent consciemment d'éviter même de chercher du travail (laissant de côté le « refus » de la fin des années 1960). De manière croissante, ils/elles fuirent l'autoritarisme suffocant de la famille nucléaire italienne traditionnelle pour vivre collectivement, souvent dans des maisons et des appartements squattés. Ils/elles survivaient partiellement à travers les « lavori neri » (le grandissant secteur post-fordiste des boulots au noir, précaires, à court terme, mal payé, dérégulé) et partiellement à travers des expropriations en masse de nourriture provenant des supermarchés et des restaurants, mais aussi à travers l'« autoréduction » des tickets de bus, des concerts de rock et des billets de cinéma. C'était la mer dans laquelle le poisson de l'AO nageait, mais ce n'était pas nécessairement un environnement idéal. Les irrévérencieux/ses indienNEs métropolitainEs du mouvement de 1977 ne se moquaient pas seulement sans pitié de la gauche institutionnelle mais elle faisait aussi la satire du sérieux excessif et de l'auto-importance de la gauche révolutionnaire, de leur même conception et pratique de la politique, amenant certainEs à théoriser sur l'émergence d'une « politique post-politique » [7]. Il est important toutefois de démythifier les scissions imaginaires sur lesquelles certains secteurs de la presse et de l'université ont fantasmé, entre les « creativi pacifiques » et les « autonomi violenti ». Malgré leurs praxis et leurs objectifs politiques divergents, il apparaît qu'il y a eu une interaction considérable entre ces deux types d'Autonomie, particulièrement durant le mouvement de 1977, une preuve supplémentaire que la division entre les mouvements sociaux culturels et politiques imposés par des sociologues tels que Melucci [8] peuvent être plus formelle que réelle.

Dans cet entretien, Bologna souligne une méthodologie « operaïste » pour l'analyse de l'histoire et de la composition de classe des mouvements autonomes de travailleurs/euses en Italie, basée sur l'interrelation des élites politiques, des intellectuelLEs et des mouvements de masse, sur la « spontanéité » et l'organisation de micro-système de lutte à travers trois générations de militantEs politiques de base, depuis les années 1950 jusqu'aux années 1980.

---

### **Comment pouvons nous analyser l'histoire du mouvement social italien des années 1970, l'Autonomie ?**

En utilisant la même méthodologie que nous utilisons pour analyser le phénomène historique des partis et mouvements européens dans les années 1920 et 1930. Nous avons toujours essayé de distinguer clairement les conduites et expressions de l'histoire des élites politiques (qu'elles soient idéologiques ou organisationnelles) de celles des mouvements spontanés, de ce qui était une réelle composition de classe des masses, ou d'un groupe, ou d'un quartier, ou dans une usine etc. Pour essayer de comprendre les relations entre ces deux choses, en gardant toujours en tête qu'elles sont deux niveaux complètement distincts. Ainsi je pense que nous devrions appliquer la même méthode à notre histoire. Nous devrions essayer de comprendre dans quelle mesure nous, en tant qu'intellectuelLEs et militantEs, représentions une élite politique, c'est à dire une strate politique dont l'histoire est substantiellement entrelacée, mais sans être la même, avec l'histoire des mouvements.

Nous essayons parfois d'interpréter et parfois d'anticiper. Parfois nous avons une plus grande capacité à suggérer de nouvelles perspectives ou à donner une identité pour le mouvement. Mais la plupart du temps, je dirais, nous étions celles et ceux qui recevaient un intrant. Initialement il y avait une habileté, une créativité à la base et, par conséquent, une capacité auto-organisationnelle, une conscience, et par dessus tout une connaissance, un savoir-faire politique, qui mettait en mouvement des systèmes de lutte et

des systèmes organisationnels qui nous donnaient un intransigent. En d'autres termes, une série d'aspects de la réalité nous étaient suggérés et nous nous réfléchissions dessus. Simultanément, une série de conduites subjectives étaient aussi suggérées, de cultures contemporaines, de tensions, de projets, que nous avons pu essayer plus tard d'idéologiser ex post, ou d'insérer dans un programme plus large, une image plus ample, ou même d'insérer dans un réseau. Ainsi je pense que la méthode fondamentale est celle de toujours garder absolument séparé ces deux pôles et d'essayer d'identifier la dialectique, dans le sens qu'ils sont deux pôles distincts. Mais l'histoire réelle est un peu l'histoire de leurs rencontres et séparations.

### **Entre les élites et les masses ?**

Non, ce n'est pas les masses, et ceci est un point important. Nous ne prétendons pas qu'il est possible de parler du mouvement comme un phénomène indistinct. Par exemple, les premières grèves sauvages autonomes, indépendantes, auto-organisées, peut être dans une seule section, à la FIAT, à Pirelli, Innocenti [9] et dans toutes les grandes usines au début des années 1960, n'étaient pas les masses. Plutôt, elles étaient le résultat d'une histoire politique hautement sophistiquée, de cadres ouvriers et de militants qui avaient fait circuler l'héritage d'une certaine culture politique aux groupes ouvriers. Et, par conséquent, ils/elles avaient réussi à créer des systèmes de lutte, peut être très partiels, très locaux mais qui étaient déjà des organismes politiquement matures. Ainsi, quand nous mettons en contact avec un mouvement de masse, en réalité nous ouvrons une relation avec des organismes qui sont déjà politiquement matures. Donc cela change complètement la vision qui fait de l'élite politique un sujet actif et du mouvement de masse un sujet passif : l'élite politique, une sorte de strate dotée de la connaissance et, par ailleurs, le mouvement de masse, une strate dotée seulement de souhaits, de désirs, de tensions etc. En réalité la relation est dialectique : le mouvement de masse qui est déjà doté de connaissances, qui a déjà un système plutôt avancé de connaissances politiques, de savoir-faire politiques, capable de produire des systèmes de lutte qui évidemment rompent avec les syndicats, avec le parti et qui peuvent nous offrir... le début de cet échange entre l'intelligentsia et les militants.

Dans ce sens, je pense que le meilleur enseignant de cette manière d'interpréter les événements est Danilo Montaldi [10]. Le concept fondamental (de cette méthode de recherche) est celui-ci : la spontanéité n'existe pas. Ce que nous pouvons appeler « spontanéité » est, en réalité, la formation de micro-systèmes de lutte qui sont déjà très matures politiquement, parce qu'ils ont été déterminés par une génération de militants qui venaient de la Résistance. Ou autrement ils/elles étaient militants ouvriers qui avaient déjà été leaders syndicaux/ales, qui avaient rompu individuellement et graduellement, en silence, avec les syndicats et développé leur propre autonomie. Mais ils/elles sont des personnes, ils/elles sont une génération et par conséquent, peut être, également une sorte d'élite politique, déjà très mature. Donc les premiers comités de base (comitati di base/CDB) à Pirelli furent formés par d'anciens délégués d'atelier de la CGIL [11] et d'ex leaders locaux/ales du PCI (Parti Communiste Italien). En fait, Montaldi écrivit ce beau livre, intitulé *Militanti Politici di Base*, où il écrivait l'histoire et la théorie de cette strate, de cette génération de militants révolutionnaires, presque tous/tes travailleurs/euses, ou autrement liés aux luttes paysannes. Ils/elles avaient une culture politique tellement profonde, une capacité si profonde à mettre en mouvement des systèmes organisationnels, des systèmes de luttes qui, d'après Montaldi – c'est la partie où il a tellement raison – sont le vrai levain, sont la vraie énergie de ces luttes qui apparurent avant et durant *Quaderni Rossi (Cahiers Rouges)* [12]. Donc *Quaderni Rossi* fut une tentative de comprendre ces choses et de les théoriser. Toutefois, au sein de *Quaderni Rossi*, d'après Montaldi et également de nombreux/autres, seules quelques personnes, en particulier Romano Alquati, avaient la capacité de comprendre ces choses, tandis que les autres étaient complètement en dehors du coup à mon avis. Ils/elles ne posaient même pas le problème.

## Et Panzieri?

Panzieri oui et non, disons. Par-dessus tout, ce fut Alquati qui était le représentant de cette connaissance qu'il y avait un système sophistiqué de conscience politique au niveau de la base.

Donc sur cette base nous pouvons aussi analyser l'autonomie. Qu'est ce que cela signifie ? Cela signifie que nous devons considérer le groupe de Toni Negri ou d'Oreste Scalzone ou l'Autonomie Romaine (c'est à dire toute la partie du mouvement connue comme *Autonomia Organizzata*) comme l'élite politique qui croisa un mouvement réel. Et donc nous devrions faire l'histoire de ce mouvement réel, qui est très difficile à faire... pour séparer clairement l'élite du mouvement réel... parce que les mêmes problèmes surgissent avec le mouvement des années 1950 et 1960, dans le sens où, comme alors, nous pouvons dire qu'il y avait la présence de ce réseau de militantEs de base, d'activistes politiques de base, avec un haut niveau de savoir-faire politique, mais presque tous/tes prolétarienNEs. En d'autres termes, aucunE n'était intellectuelLE. Ils/elles étaient tous/tes en usine ou dans les luttes paysannes. Nous devons voir quelle composition (sociale, intellectuelle, politique) le mouvement de 1977 [13] avait, ce qui n'est pas très simple parce que bien sûr c'était une sorte, à la fois, de synthèse et de transcendance de trois générations de mouvements.

La première génération de ces mouvements était celle à laquelle je me référais auparavant, des années 1950 au milieu des années 1960. Cette génération reproduisait le type de luttes de travailleurs/euses autonomes qui étaient théorisées par *Quaderni Rossi* et par *Classe Operaia* [14]. À partir de 1966/67 une seconde génération fut formée qui devint celle de 1968 et qui ne venait pas de l'histoire ou de la tradition communiste, alors que c'était le cas de la première. Avec 1967/68 la génération de la Nouvelle Gauche fut formée, c'est à dire de militantEs qui avaient appris le langage de l'antagonisme, de la révolution, partiellement à partir de nous. Et là notre rôle devint important. Notre rôle n'avait pas été important durant la première phase, celle des types de luttes ouvrières que nous avons théorisé du milieu des années 1950 au milieu des années 1960. Notre rôle devint important dans les mouvements de 1968, qui n'étaient pas ouvriers mais étudiants. Alors l'élite politique joua un rôle d'avant-garde.

La synthèse de toutes ces choses se fit en 1969 quand l'élite politique operaïste amena une stratégie dans le mouvement de 1968 qui allait gagner, tandis que d'autres élites anti-autoritaires étaient effectivement vaincues et marginalisées. Ce fut en 1969 quand l'ensemble du mouvement se trouva lui-même face aux portes de la FIAT que nous avons gagné. La victoire de la tendance operaïste força l'ensemble du mouvement étudiant à se mesurer lui-même avec les luttes ouvrières. La tendance operaïste était beaucoup plus avancée, forte d'un point de vue intellectuel, et elle avait un plus grand savoir-faire politique parce qu'elle connaissait les luttes ouvrières, alors que ce n'était pas le cas des autres tendances. Donc elle réussit à avoir un dialogue avec les luttes ouvrières et avec l'histoire des travailleurs/euses, ce qui n'était pas le cas des autres. À ce moment là, le mouvement de masse, le mouvement des ouvrierEs, qui avait été mobilisé par les vieux/eilles militantEs politiques vit également l'arrivée d'une seconde génération de travailleurs/euses. Ainsi, plusieurs générations de travailleurs/euses furent forméEs dans les usines.

## Cela allait être l'« ouvrier masse » [15] ?

Qui étaient exactement l'ouvrier-masse de 1968 jusqu'à 1973 ou possiblement jusqu'en 1980. Ou même celles et ceux qui résistent encore aujourd'hui, parce que cette histoire d'autonomie ouvrière réelle, des « comitati di base » (CDB), des travailleurs/euses de 1968 existe encore aujourd'hui dans quelques usines, par exemple à Alfa Romeo à Milan. Les leaders du CDB actuel d'Alfa Romeo sont des leaders qui ont émergé en 1969/70. Donc ce sont des gens avec une histoire de vingt ou vingt cinq années de lutte,

qui ont été virés cinq ou six fois et ont été réintégrés. Ils/elles sont une classe politique, mais de travailleurs/euses, et pas une intelligentsia. Ils/elles sont vraiment des leaders politiques de masse dans tous les sens du terme.

### **Quelle est la différence entre une intelligentsia et des travailleurs/euses auto-éduqués ?**

L'intelligentsia, dans ce cas, doit toujours chercher une forme de médiation. Alors, ensuite, les choses changèrent. Nous sommes encore en train de parler ici de la période durant laquelle le dénominateur commun était la relation entre le mouvement ouvrier et le mouvement de l'autonomie ouvrière et l'élite operaïste, appelez ça comme vous voulez. Ce qui s'est produit après les grandes luttes ouvrières de 1969-73, après ce cycle, était quelque chose de très intéressant. Parce que 1968 en Italie avait mis en mouvement une révolution mentale à travers diverses strates sociales, au niveau de diverses fonctions et vocations professionnelles. Il y avait une complète transformation dans les luttes au sein des hôpitaux, dans le champ de la médecine etc. Partiellement aussi parmi les artistes et les intellectuelles. À ce moment, une grande part de la classe bourgeoise, ou si vous préférez, les professions libérales comme les avocats et les juges devinrent impliqués dans le mouvement, par exemple il y avait les « juges démocratiques » [16].

Ainsi, l'intelligentsia se répandit et devint une intelligence diffuse, qui n'agissait pas comme une intelligentsia politique, léniniste – c'est un point vital à comprendre – en direction de la classe ouvrière. À la place, elle agissait comme une nouvelle intelligentsia au sein des professions. Un docteur pouvait créer une assemblée, un comité de base de docteurs et commencer à créer une médecine alternative, commencer des luttes contre la hiérarchie médicale, contre les usines pharmaceutiques et la médecine pharmacologique, contre les relations hiérarchiques entre le/la docteur et le/la patiente. ; Donc commença cette longue marche au sein des institutions médicales, qui fut, à mon avis, un des aspects les plus intéressants de la révolution italienne et qui fut amenée par Basaglia [17], par Maccacaro et Terziamboli. Nous avons les noms des grands scientifiques qui transformèrent quelques aspects, au moins durant une certaine période, du monde de la vie à l'hôpital et de la médecine italienne. La même chose arriva parmi les juges, parmi les avocats, quelque chose parmi les artistes, mais très peu, et très peu parmi les écrivains avec quelques exceptions comme Balestrini [18]. Ce fut un phénomène de la plus haute importance.

Je pense que la publication qui représenta le mieux ce phénomène, là encore des intellectuelles interdisciplinaires qui utilisaient leur savoir technique pour renverser toute la position des sciences et de la technologie capitalistes, fut le journal *Sapere (Savoir)*, édité par Maccacaro. Je fus le seul défenseur de l'operaïsme classique à avoir participé à ce magazine. Cependant, j'ai réussi, nous avons réussi, à influencer la position du magazine parce que nous avons notre propre vision particulière de la technologie, de la science qui était beaucoup plus claire, beaucoup plus systématique, si vous préférez. Ce fut le premier journal à ouvrir un débat écologique et environnemental en Italie, sur une base scientifique, complètement différente de celle des écologistes des années 1980, parce que le principe essentiel de notre position écologique était que l'écologie commence par dessus tout avec l'exploitation du travail humain. Pour cette raison nous commençâmes avec la toxicité à l'intérieur de l'usine.

Une des protagonistes de cette lutte au sein du journal et au sein du mouvement italien fut Luigi Marra, un technicien de Montedison [19] à Castellanza, qui était un cadre et... la plus extraordinaire figure de l'autonomie réelle des vingt dernières années en Italie. Il était technicien de laboratoire et avait perdu ses deux avant-bras dans un accident de travail (une explosion) et dès lors il a dédié sa vie entière à combattre la toxicité et les autres dangers à l'intérieur de l'usine. Il a accumulé une formidable quantité de savoir sur ce thème, aidé par de nombreux/ses scientifiques, chercheurs/euses en physique, biologistes et docteurs.

En 1976, l'usine chimique ICMESA à Seveso explosa, contaminant une large zone avec de grandes quantités de dioxine, une substance hautement toxique, anticipant Bhopal et Tchernobyl. Ce fut la première fois que l'opinion publique devint consciente d'un possible désastre écologique. AucunE des scientifiques envoyés par les Nations Unies et l'Organisation Mondiale de la Santé ne réalisa que le problème était la dioxine. Durant la première semaine, ils/elles trébuchèrent dans l'obscurité. Celles et ceux qui découvrirent que le problème était la dioxine furent les travailleurs/euses, particulièrement celles et ceux organisés par Luigi Marra qui, comprenant parfaitement les processus chimiques et les possibles accidents qui pouvaient être causés par ces processus, questionnèrent les travailleurs/euses de l'ICMESA qui n'avaient pas voulu parler, qui avaient peur. Ils/elles réussirent, de concert avec les travailleurs/euses de l'ICMESA, à reconstituer l'ensemble du cycle productif, à raconter tout ce qui était arrivé – Qu'est ce que c'était que cette valve et pourquoi et comment elle avait réagi ? – et, à la fin, ils/elles comprirent que la seule substance qui pouvait avoir été produite par l'accident était la dioxine. Donc ce fut une démonstration de la plus haute capacité technoscientifique. Ceci fut notre bataille écologique, ce n'était pas comme ces merdes, les VertEs [20] !

Et donc nous arrivons à 1975-77. Le mouvement de 1977 fut quelque chose de complètement différent ? C'était un mouvement nouveau et intéressant parce que, premièrement, il n'avait pas vraiment de racines dans des mouvements antérieurs, ou alors il en avait mais d'une manière hautement complexe. Il avait clairement une autre base sociale, différente à la fois de 1968 et 1973. Il avait une composition sociale basée sur une jeunesse qui avait rompu avec ou rejeté les élites politiques, y compris les élites de 1968, y compris par conséquent les groupes Lotta Continua (LC) ou même l'Autonomia Organizzata (l'Autonomie Organisée). Donc il ne rompait pas seulement avec le mouvement communiste traditionnel mais également avec 1968. Il rompait exactement avec la vision du communisme tandis qu'en fin de compte les operaistes pensaient être les « véritables communistes ». Le mouvement de 1977 ne voulait pas être « véritablement communiste ».

### **Et avaient-ils/elles encore l'intention de « prendre le pouvoir » ?**

Non, je dirais absolument pas. Ils/elles n'avaient pas l'intention de prendre le pouvoir. Dans ce sens, c'était le mouvement le plus anti-léniniste qui soit possible. Il avait cependant une très forte connaissance collective. Ils/elles avaient lu beaucoup de magazines comme *Il Sapere* et étaient déjà une... génération où la pensée technoscientifique et l'informatique jouaient déjà un rôle important. L'élite technoscientifique comptait plus que l'élite politique au sein du mouvement de 1977.

Quelle relation avait l'Autonomie, à savoir le groupe de Negri, ou même *Primo Maggio (Premier Mai)* [21], avec ce mouvement comparés à toutes les autres élites marxistes léninistes, maoïstes ou à des groupes comme LC ? Pourquoi étions nous les seulEs capables de dialoguer avec le mouvement de 77 ? Peut être parce que nous arrivions à comprendre ce qu'était la nature profonde de ce mouvement ? Nous arrivions, par conséquent, à mieux comprendre que les autres que ce mouvement cassait les règles et comme nous n'avions jamais été nous-mêmes très attachés aux règles, nous pouvions l'interpréter mieux que d'autres, le comprendre ou l'accepter mieux que d'autres.

### **Aviez-vous une relation de direction avec ce mouvement ?**

Quelqu'un a probablement essayé d'en avoir une L'Autonomie Organisée a certainement essayé et à Rome peut être qu'elle a même réussi à certains moments. Elle a certainement réussi à Padoue. Rome et Padoue furent les deux seules villes où l'Autonomie Organisée devint inséparable du mouvement. Mais en général je dirais qu'en tant que mouvement c'était quelque chose d'autre. Ainsi, l'Autonomie Organisée, à part à Rome et Padoue, représentait plus une tentative d'interpréter, de façonner une identité

ou de donner des perspectives, des slogans que quoi que ce soit d'autre. *Primo Maggio* n'était même pas une élite politique. Plutôt, nous avons refusé notre rôle comme élite politique pour nous mettre au contraire dans le rôle de cette intelligentsia technoscientifique qui excavait au sein des disciplines. Donc nous voulions creuser au sein des disciplines historiques pour faire de l'histoire d'une autre manière. Vous lisez *Primo Maggio* et ce n'est pas un journal politique, dans le sens où c'est un journal... pour la transformation de la méthodologie historique. Dans le sens de la transformation également du langage historiographique qui a une énorme importance dans le langage politique.

### **Le Postmodernisme a-t-il quelque chose à dire en tant que méthodologie sur l'analyse de l'Autonomie ?**

Certainement le mouvement de 77 et plusieurs de ces intellectuelLEs liéEs à l'Autonomie avaient lu Foucault, spécialement, avec une grande passion. Ils/elles s'identifiaient plus avec Foucault qu'avec, parfois, Marx ou Lénine et c'est évidemment très important. Une discussion fut ouverte.

Finalement, le point fondamental à clarifier ou à interroger est : Qu'est ce qu'étaient l'Autonomie ? Qu'est ce que nous entendons par Autonomie ? Quelle est sa définition ? Parce qu'il y a toujours ce danger de malentendus : l'Autonomie comme une élite politique, l'Autonomie comme un nouveau type de pensée politique, l'Autonomie comme la définition d'un mouvement de masse, ou quoi ? Donc c'est très difficile. Où pouvons nous commencer ? Je pense que la première chose à dire c'est de spécifier exactement, d'articuler ces différences, basiquement entre les différents niveaux. En conséquence, de temps en temps, nous avons appelé Autonomie ces trois ou quatre choses ensemble. Donc nous devons partir de la prémisse que ce mot, « autonomie », est en même temps un mot très complexe mais également hautement ambiguë. Ce qui est important c'est de ne pas créer à travers cette ambiguïté quelques contradictions majeures. En gardant en tête le fait que la pensée de l'Autonomie Organisée, en particulier la pensée de Toni Negri, est un système de pensée qui, dans un certain sens, a théorisé l'ambiguïté. Exactement sur ce point : la relation entre les élites politiques, l'idéologie et le mouvement. Cette tentative de refuser le léninisme dit essentiellement que les formes politiques d'aujourd'hui sont des formes politiques dynamiques qui s'ouvrent et se ferment, qui ne sont pas permanentes. Bien sûr, c'était une façon de cacher, pourrions nous dire, la dialectique entre l'élite politique et le mouvement. Donc il faut être très prudent, je pense, précisément sur ce type de spécification, autrement c'est un bordel. Ce n'est pas tout, il y a aussi le danger de reprendre le théorème de Calogero [22] et de le reproduire inconsciemment. Calogero surdéterminait et exagérait énormément le rôle de l'Autonomie Organisée, renversant la relation historique, en affirmant : « L'Autonomie est responsable de tout ça ». L'histoire montre exactement le contraire : tout ça explique l'Autonomie Organisée et non le contraire. Par conséquent, si nous ne faisons pas attention à cette distinction, implicitement, inconsciemment, nous reproduisons le théorème de Calogero.

### **Bibliographie :**

Bologna, Sergio (1980a) « *The Tribe of Moles* », *Italy: Autonomia - Post-political Politics, Semiotext(e)*, Vol. 3, N° 3: 36-61.

(1980b) « *Workerist Publications and Bios* », *Italy: Autonomia - Post-political Politics, Semiotext(e)*, Vol. 3, N° 3: 178-181.

(1992) « *Theory And History Of The Mass Worker In Italy* » (I & II), *Common Sense*, 11 (16-29) & 12 (52-78).



R.Lumley (1990) « *States of Emergency-Cultures of Revolt in Italy from 1968 to 1978* », Londres : Verso.

**Remerciements :** Cette interview fut menée en juin 1995 à Mexico. Je veux remercier Eligio Calderon pour avoir aidé à organiser l'entretien et Steve Wright et George Caffentzis pour leurs conseils et commentaires sur ce texte et les brouillons préalables.

-----  
**NOTES :**

[1] Biographie (basée sur Bologna 1980b: 180): Il participa aux *Quaderni Rossi* et à *Cronache Operaie* en 1964, avant de fonder *Classe Operaia* avec Mario Tronti, Toni Negri et Romano Alquati. As an employee of Olivetti, he participated in the first attempts at unionising the new white-collar workers in electronics and data processing. En 1966, il commença à enseigner à l'université de Trente et il contribua aux *Quaderni Piacentini*. Fin 1968 il édita les deux premiers numéros de *Linea di Massa*. Avec Negri, Oreste Scalzone, Franco Piperno, Mario Dalmaviva et d'autres, il fonda *La Classe* (1<sup>er</sup> mai 1969). En Septembre 1969, Potere Operaio (Pouvoir Ouvrier) fut fondé ; Bologna, Negri et Piperno constituèrent son premier secrétariat national. En 1970, il devint un professeur sur l'Histoire du Mouvement Ouvrier à l'Université de Padoue, dans le même département que Negri et Luciano Ferrari Bravo. En Novembre, il quitta PO à cause de désaccords sur la politique générale de l'organisation. En 1972, avec Negri il édita les quatre premiers volumes de la collection « Matériaux marxistes » chez Feltrinelli. Il fonda *Primo Maggio*, une revue d'histoire militante, en 1973. Durant les années 1970, il contribua à *Sapere*, un journal de recherche impliquant des travailleurs/euses militantEs et des scientifiques radicaux/ales ainsi qu'aux trois quotidiens de la nouvelle gauche italienne ; *Lotta Continua*, *Il Manifesto*, *Il Quotidiano dei Lavoratori*. En 1978-79, il soutint la politique de retour à la « centralité ouvrière », à l'analyse des grandes usines et par dessus tout aux problèmes des travailleurs/euses dans le secteur du transport des marchandises (une particularité maintenue jusqu'à présent). Durant les années 1980 il donna des conférences à l'université de Brême, où un groupe unique de chercheurs/euses sociaux/ales marxistes, influencés par l'opéraisme italien, s'était rassemblé. Son « *History of the Mass Worker* » fut publié dans *Common Sense* en 1992, quand il co-fonda le journal *Altre Ragioni* avec Feruccio Gambino. Durant les années 1990, il écrivit beaucoup sur le « travailleur autonome » auto-employé comme alternative au « travailleur immatériel » de Negri comme nouveau sujet social de son époque.

[2] Je suis d'accord avec Lumley (1990) pour préférer l'usage de l'anglicisme « operatism » et « operaist » plutôt que « workerism » et « workerist » « parce que la traduction anglaise contient certaines connotations péjoratives que le terme italien n'a pas » (note 12, p.45).

*Nous pensons de même et nous utiliserons les termes « opéraisme » et « opéraiste » plutôt que les traductions françaises littérales « ouvriérisme » et « ouvriériste », trop inadaptées et péjoratives – Note du CATS.*

[3] Avant la formation de POV-E au milieu des années 1960, Toni Negri et d'autres opéraistes « capturèrent » le journal du Parti Socialiste (PSI) local, *Progresso Veneto*, quand Negri était encore un conseiller municipal du PSI à Padoue. Simultanément, le groupe de Negri au sein du PSI commença à distribuer des tracts dans les usines locales en utilisant le nom « Pouvoir Ouvrier ». Negri quitta le PSI pour protester contre la formation de la première coalition de Centre Gauche formée par le PSI et les Démocrates Chrétiens (DC) en 1964.

[4] Le plus grand des groupes néo-léninistes qui émergèrent des années 1968-69, il était plus modéré que l'opéraïste Potere Operaio, se concentrant sur les luttes d'usine à la FIAT à Turin, des activités antifascistes et des luttes sociales plus larges, comme les campagnes d'autoriduzione (auto-réduction des billets de transport et des loyers) du début des années 1970. À la différence d'autres groupes, il organisait également de manière extensive dans l'Italie du Sud bien moins industrialisée et urbanisée, bien que un de ses principaux slogans soit « Reprenons la ville ! ». En 1972, il fut soupçonné d'être derrière l'assassinat du commissaire Calabresi, l'officier supérieur de la police de Milan, généralement considéré comme responsable du meurtre de l'anarchiste Pinelli, faussement accusé des attentats à la bombe de la Piazza Fontana à Milan en 1969 et qui fut jeté par la fenêtre du quatrième étage du quartier général de la police à Milan. Son leader historique Adriano Sofri, et deux de ses camarades, furent arrêtés en 1987 et accusés du meurtre sur dénonciation d'un ancien camarade devenu informateur de la police. Cette affaire célèbre fut même comparée avec l'affaire Dreyfus dans la presse italienne tellement les preuves étaient peu solides et concoctées, jusqu'à ce qu'elle se termine finalement en août 1999 avec l'acquiescement des accusés. En 1976, LC appela la Nouvelle Gauche à voter tactiquement pour le PCI lors des élections nationales, un appel qui aida le PCI à presque dépasser la DC comme plus grand parti au parlement pour la première fois dans son histoire. Malheureusement le PCI ne leur renvoya pas la faveur, votant pour ou s'abstenant lors de votes parlementaires cruciaux qui introduisaient un déploiement de lois hautement répressives qui avaient envoyé en prison de nombreux ancienNEs militantES de LC à la fin de la décennie et aidé à vaincre les mouvements sociaux autonomes. LC procéda à son autodissolution au congrès final de Rimini fin 1976, quand la plupart des femmes militantes partirent pour protester contre l'attaque l'année précédente d'une marche des femmes à Rome par les Marshalls (le service d'ordre de LC), bien que le journal quotidien du même nom ait continué indépendamment jusqu'au début des années 1980. Beaucoup de ses militantES firent ensuite partie de l'Autonomie et du mouvement de 1977, tandis que certains de ses marshalls suivirent une voie militariste, aidant à créer Prima Linea (Première Ligne), un des plus importants groupes armés des années 1970.

[5] Le terme « autonomes » se réfère à des groupes qui s'organisèrent de manière autonome et qui se sentaient eux-mêmes partie prenante de la plus large Autonomie, mais qui maintenaient souvent une distance vis-à-vis des « autonomi » (autonomes) de l'Autonomie Organisée.

[6] Après le *coup d'État* (en français dans le texte – NDT) au Chili contre le gouvernement socialiste élu d'Allende, la direction du PCI conclut que la voie parlementaire vers le socialisme était close. Enrico Berlinguer, le secrétaire du PCI, conçut la stratégie du Compromis Historique comme un moyen d'augmenter le soutien parmi les « ceti medi » (classes moyennes) ce qui faisait partie d'un programme plus social-démocrate réformiste. La crise politique et économique sévère du milieu des années 70 mena la DC et le PCI à se mettre d'accord sur une stratégie commune pour re-stabiliser l'État italien et organiser le consensus social autour des mesures d'austérité économique. Le Compromis Historique mena le PCI d'une position de neutralité bienveillante en 1968 au conflit ouvert avec les mouvements sociaux radicaux de 1977.

[7] Voir l'introduction à « *Autonomia: Post-political Politics* » (numéro spécial), *Semiotext(e)* 3, n° 3 (1980).

[8] Voir Alberto Melucci (1996): *Challenging Codes: Collective Action in the Information Age*, Cambridge, particulièrement chapitre 14.

[9] La branche italienne de British Leyland.

[10] Le père fondateur de l'histoire orale italienne, son étude des militantEs de base en usine dans les années 1950 et 1960, *Militanti Politici di Base*, est un classique de la sociologie italienne moderne. Une conférence sur son travail eut lieu en novembre 1994 et une anthologie fut publiée en 1995. Une publication plus récente est *Danilo Montaldi e la Cultura di Sinistra del Secondo Dopoguerra*, La Citta del Sole, Naples, 1998.

[11] La plus grande des trois confédérations syndicales italiennes, elle était liée aux partis communiste (PCI) et socialiste (PSI). La CISL était associée aux Démocrates Chrétiens (DC), tandis que l'UIL, la confédération « jaune », était alliée avec les partis Républicains et Libéral, maintenant défunts après les scandales de corruption de Tangentopoli (expression venant du mot italien *Tangente*, pot de vin, et de *Poli*, mot grec désignant la ville : un système généralisé de financement frauduleux des partis politiques reposant sur la perception de commissions versées par les entreprises pour pouvoir remporter les appels d'offres municipaux – Note du CATS) du début des années 1990.

[12] Un journal sociologique marxiste du début des années 1960 fondé par Panzieri et Alquati à Turin, qui avait pour objet d'analyser la composition de classe de la nouvelle vague de militantisme d'usine, suivant la révolte de la Piazza Statuto à Turin en 1962, à travers l'usage de l'« enquête ouvrière » de Marx. Beaucoup des intellectuelLEs les plus en vue de l'opéraisme italien (un mouvement politique et intellectuel qui portait la doctrine du PCI sur la « centralité ouvrière » mais était autrement critique du marxisme orthodoxe et de la gauche historique) furent impliqués dans son comité éditorial.

[13] Un mouvement composé principalement d'étudiantEs et de jeunes chômeurs/euses qui impacta fortement la politique italienne à travers 1977, avant d'être réprimé par le régime du Compromis Historique du PCI et de la DC. Il représenta la période d'activité la plus intense de l'Autonomie (dans son sens le plus large) comme mouvement social.

[14] Le résultat d'une scission politiquement plus radicale des *Quaderni Rossi* en 1962 menée par Tronti, Alquati, Negri et celles et ceux qui favorisaient un rôle plus interventionniste dans les luttes d'usines, à partir desquelles l'organisation opéraïste Potere Operaio développée à la fin des années 1960. Les émeutes grévistes de la Piazza Statuto (les plus importantes depuis 1945) à Turin en juillet 1962, que Panzieri dénonça aux cotés des syndicats et de la gauche institutionnelle comme l'action de « provocateurs » (en français dans le texte – NDT) et de « fascistes », menèrent à la scission.

[15] Un concept opéraïste décrivant la nouvelle composition de classe dans les usines de l'Italie du Nord à partir du milieu des années 1950, constituée principalement de jeunes migrants venus d'Italie du Sud, non ou semi-qualifiés, travaillant sur les lignes d'assemblages, qui ne s'identifiaient pas avec les syndicats et le PCI et qui devinrent l'épine dorsale des luttes autonomes de travailleurs/euses de l'Automne Chaud de 1969. Ils contrastaient avec la génération précédente d'« ouvriers de métier » qualifiés (operaio artigiano), qui étaient surtout des italiens du Nord et étaient le soutien principal des syndicats et du PCI. Un développement ultérieur du concept d'« ouvrier-masse » par Toni Negri dans les années 1970 fut l'« operaio sociale » (l'ouvrier social), une tentative de théoriser les « nouveaux sujets sociaux » des mouvements sociaux post-1968 ; partiellement travailleur/euse, partiellement étudiantE, partiellement jeune chômeur/euse, partiellement féministe. Il demeure une figure sociale plus controversée et moins bien définie que celle de l'« ouvrier masse ».

[16] Une référence à Magistratura Democratica, une organisation de juges radicaux/ales qui essaya de s'opposer, ou au moins de ralentir et de « démocratiser » la vague de lois répressives et antiterroristes qui engloutit les mouvements sociaux autonomes à partir du milieu des années 1970.

[17] Franco Basaglia, un des fondateurs du mouvement anti-psychiatrie italien et le moteur de la Loi 180 qui mit fin à l'institutionnalisation des malades mentaux, les relâchant et les confiant à des soins communautaires. Tragiquement, cette mesure a été cyniquement copiée et détournée globalement par les gouvernements néo-libéraux des années 1980 et 1990 qui l'ont utilisée comme moyen de réduction des coûts. En Italie, le sous-financement des soins dans la communauté mena à une marginalisation encore plus grande des malades mentaux.

[18] Nanni Ballestrini, poète, romancier et historien des mouvements des années 1970. Ses œuvres principales incluent *Vogliamo Tutto !* (Nous voulons tout !), un récit de l'Automne Chaud à Turin du point de vue d'un ouvrier de la FIAT venu d'Italie du sud, *Gli Invisibili* (1987) (traduit en anglais et publié par Verso en 1989 sous le titre de *The Unseen*), l'histoire d'un groupe d' « autonomi » de l'arrière-pays milanais à l'époque du mouvement de 1977, *L'Orda d'Oro* (1988, 1998, La horde dorée), une histoire des mouvements de 1968 à 1978, co-écrit avec Primo Moroni.

[19] La plus grande compagnie chimique privée en Italie, qui fut engagée dans un réseau de corruption impliquant la plupart du monde des affaires et de la classe politique, comme cela fut révélé durant le scandale Tangentopoli du début des années 1990.

[20] Les Verdi (les Verts) émergèrent comme un parti politique qui se présentait aux élections locales et nationales à partir du milieu des années 1980. Composé d'ancienNEs militantEs de la Nouvelle Gauche et d'une nouvelle génération d'activistes écologistes qui se considéraient « ni de gauche ni de droite » et par conséquent objectivement neutres dans la lutte de classe. Initialement, ils/elles eurent des succès électoraux spectaculaires qu'ils/elles furent incapables de consolider dans les années 1990, s'aliénant une grande partie du mouvement ouvrier organisé, qui les voyait comme une menace pour leurs emplois et niveau de vie, et les mouvements sociaux radicaux qui les considéraient comme des centristes opportunistes privéEs d'une analyse sérieuse des causes socio-économiques et politiques du délabrement écologique et environnemental.

[21] Un journal operaïste qui prit une orientation plus indépendante sur les développements au sein des mouvements sociaux et de la lutte de classe des années 1970 que des journaux liés à l'Autonomie Organisée comme *Rosso* (*Rouge*) ou *Senza Tregua* (*Sans trêve*).

[22] Pietro Calogero, un magistrat (juge enquêteur) à Padoue, lié au PCI, arrêta Toni Negri et la plupart des intellectuels et universitaires associés à l'Autonomie Organisée et les inculpa de terrorisme et de tentative de subversion de l'État le 7 avril 1979. Son théorème était que l'Autonomia Organizzata était le « cerveau » derrière les Brigades Rouges (BR), que les deux organisations en étaient une seule et même et que Negri et les autres dans l'Autonomie étaient les « auteurs intellectuels » du kidnapping et du meurtre d'Aldo Moro, l'ancien premier ministre de la DC, en 1978. Finalement les accusés furent capables de prouver que ce théorème était infondé et à peine plus qu'une excuse pour une chasse aux sorcières contre la gauche extra-parlementaire et l'Autonomie en particulier. L'Autonomie avait toujours attaqué les BR comme étant une régression marxiste-léniniste, crûment anachronique des « Partigiani » (Partisans) de la seconde Guerre Mondiale, qui jouait seulement dans les mains de l'État. Les réactions variaient de l'ambiguë (Ils/elles sont des camarades qui se sont trompéEs) jusqu'à Negri les qualifiant de « syphilis du mouvement ». En fait les relations entre les prisonnierEs politiques des BR et de l'Autonomie furent pour le moins tendues. Les accusations furent finalement réduites à la formation de « groupes armés » (banda armata) mal définis et la plupart des accuséEs avaient été acquittéEs en 1985. CertainEs avaient été maintenuEs en détention préventive pendant cinq ans ou plus sans avoir été jugéEs, une situation qui déboucha sur une campagne d'Amnesty International et d'autres organisations des droits de l'Homme. Negri fut élu au parlement comme candidat du Parti Radical, libéré de prison sous immunité

parlementaire et il s'échappa en France juste avant que le parlement ne vote la suppression de son immunité judiciaire en 1983. Là il rejoignit une communauté grandissante d'exiléEs politiques italienNEs qui avaient fui la pire vague de répression depuis le fascisme avec des milliers de personnes dans des « prisons spéciales » sur dénonciation de « pentiti » (ex-militantEs repentis). Negri continua sa carrière universitaire et politique à Paris, ayant été invité par Althusser à enseigner à l'École Normale, et aidant à éditer la revue *Futur Antérieur*, jusqu'à ce qu'il décide volontairement de retourner en Italie en 1997 pour purger le reliquat de sa peine et faire campagne en faveur d'une amnistie générale pour les prisonnierEs politiques gauchistes. Il attend toujours, aux cotés de plusieurs membres de l'Autonomie et de plus de 100 prisonnierEs politiques des BR ou d'autres groupes et d'environ 200 exiléEs politiques, la longtemps promise, mais lente à se matérialiser, « solution politique » aux « années de plomb » de la fin des années 1970 et du début des années 1980.